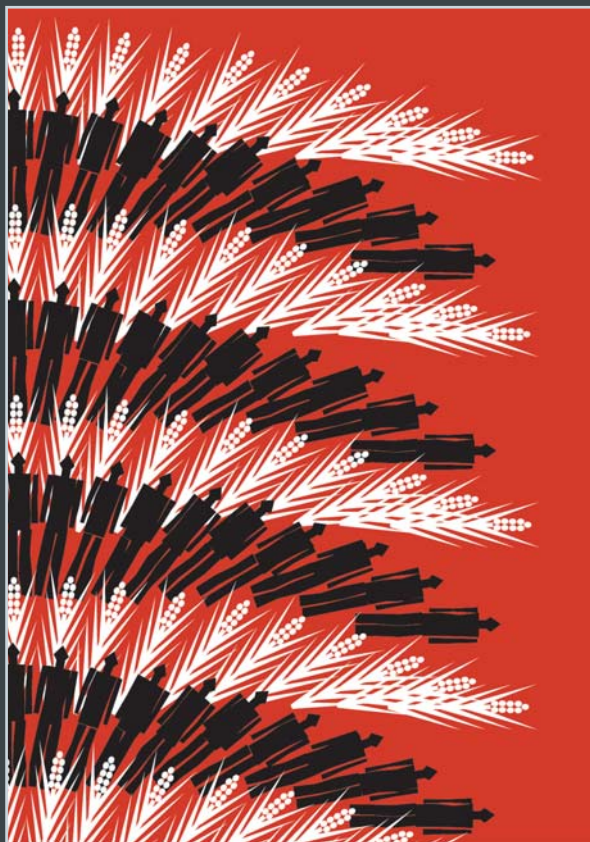


Claude **FARRÈRE**

Les condamnés à mort

Roman

Illustrations de André Devambez



LES CONDAMNÉS À MORT

Claude Farrère

LES CONDAMNÉS À MORT

Ginkgo éditeur

pour ma femme

© Ginkgo Éditeur, novembre 2002
6, rue Deguerry – 75011 Paris
ginkgoediteur@noos.fr

Extrait de la publication



Les Condamnés à mort sont une chronique de l'an 199., supposée écrite vers l'an 2130.

I. Les têtes

1. Parc Inventu I. Les têtes

Dans la cour r l'écrivit sa courbe, frôla le perron c devant la porte gothique, celle q ir le Gouverneur. Au beffroi, les j oge battaient les trois quarts de quatre heures. Quinze minutes encore, et le Gouverneur sortirait du Palais pour sa promenade quotidienne. Des trente valets de l'antichambre, pas un n'avait jamais vu le Gouverneur en retard de dix secondes. En avance non plus. La vie des hommes qui savent travailler ne peut pas n'être pas réglée comme papier à musique. Or, le Gouverneur s'appelait James Fergus Mac Head Vohr, – Mac Head Vohr, l'Homme du Blé. Et l'Homme du Blé avait su et savait encore travailler mieux que tout autre homme au monde, puisqu'il avait su devenir et savait encore se maintenir de tous le plus riche ; et puisque ses quatre-vingts milliards le faisaient roi de bien des rois.

Devant la porte gothique, au bas du perron de porphyre, les chevaux piaffaient. Car la calèche était une vraie calèche, une calèche du bon vieux temps, attelée ; un équipage, magnifique d'ailleurs : deux alezans dorés, si pareils que leur palefrenier les confondait. Les plus riches collections zoologiques eussent envié ces beaux spécimens d'une race tout près de disparaître : les chevaux s'étaient faits rares dès le milieu du vingtième siècle ; et quarante ans plus tard le dernier des éleveurs, lord Katrine, vendait couramment les produits de son haras trois et quatre fois leur poids d'or. L'attelage du Gouverneur avait coûté plus que cela et mis toute l'Amérique en rumeur. Luxe baroque de multimilliardaire, s'il en fut ! Mais surtout folie paternelle : le Gouverneur idolâtrait sa fille. Cet homme redouté de toute la planète, et dur parmi les plus durs, ne s'était jamais adouci qu'au sourire de son enfant ; mais alors ç'avait été jusqu'à la dernière faiblesse. Ses milliards n'étaient pour Mac Head Vohr qu'une baguette de fée au service de sa fille. Les chevaux n'étaient rien de plus qu'un cadeau d'anniversaire : Mademoiselle Mac Head Vohr était férue de tout ce qui est vieux, désuet, périmé. Achille vivant n'eût pas valu pour elle le bouvier mort. Et elle aimait les chevaux parce qu'il n'y avait plus de chevaux. Cadeau d'anniversaire aussi, le perron, du même porphyre de l'Oural dont Alexandre II avait tiré les roches qu'il offrit à Napoléon III pour le tombeau de l'Autre Empereur. Cadeau, la porte gothique, porte de la cathédrale ruinée de Sainte-Foy-lès-Spire, que Mac Head Vohr avait achetée à la République du Rhin pour en transporter aux États les pierres descellées une à une et emballées de même, chacune dans sa caisse capitonnée, avec étiquette, numéro d'ordre et croquis. Ainsi les trois ogives avaient été

réédifiées dans le temps d'une seule nuit pour qu'en se réveillant mademoiselle Mac Head Vohr en eût la surprise. Cadeau encore, les faïences persanes dont le Gouverneur avait décoré la cour mauresque... mauresque à demi, puisque on avait dû jeter bas quatre des arcades, pour les remplacer par la porte gothique. Cela d'ailleurs jurait un peu. Mais tout le Palais Haut n'était-il pas un palais arlequin, avec ses cintres surhaussés du rez-de-chaussée, ses colonnes corinthiennes du premier étage, le pêle-mêle franco-assyrien de l'autre façade et la formidable bâtisse opaque, l'architecte ayant éclairé par le plafond la galerie des fêtes, le théâtre et le bain romain, qui occupaient tout le second étage, d'un bout du fer à cheval à l'autre bout. L'ensemble n'était pas d'un goût très pur. Mais tant de granit, tant de porphyre, tant de marbre et tant taillé, ajouré, dentelé, tant prodigué aussi, cela ne pouvait être laid : c'était trop puissant, et d'une puissance trop fière et trop souveraine. Ceux qui avaient bâti le Palais Haut – les hommes d'Amérique – l'avaient bien bâti à leur image ; à l'image de leur nation : la plus jeune, donc la plus grossière et la plus barbare ; la plus sauvage de toutes, peut-être ; mais la plus forte aussi, et peut-être la plus grande.

Non, ce n'était pas laid. C'était beau même, car, somme toute, c'était ce que cela voulait, ce que cela devait être : *the right place for the rightman*, – la maîtresse de maison d'un homme maître. Cet homme-là s'appelait James F. Mac Head Vohr. Et il était Gouverneur pour les Soixante U.S.A., pour le Dominion et pour Mexico ; Gouverneur pour les Six Républiques Centrales, pour Lima, pour Santa Fe et pour Sucre ; Gouverneur pour Buenos Aires et pour Rio de Janeiro, – en trois mots, pour les Trois Amériques – de l'A. S. M. : du

Monopole de la Siturgic Américaine ; Gouverneur tout-puissant de cette toute-puissante usine où tout le blé d'Amérique entrait, d'où tout le pain d'Amérique sortait. Et James F. Mac Head Vohr, seul meunier, seul boulanger, seul fabricant de pâtes qui existât de Horn à Behring, s'appelait aussi, plus familièrement, l'Homme du Blé...

Les aiguilles de l'horloge marquèrent cinq heures moins cinq. Lors, très vite, mais dans le plus profond silence, les trente valets de pied s'alignèrent dans l'atrium, s'étagèrent sur le perron, en double haie ; et ce fut correct comme une parade militaire ; deux trompettes d'argent pavillonnées d'azur joignirent les valets et se tinrent derrière eux ; deux laquais poudrés à frimas montèrent derrière la calèche ; le cocher raidit ses guides et leva le fouet ; le groom, à la tête des chevaux, se pendit à deux mains aux deux mors ; et l'attente pesa sur tous, comme une angoisse : peu d'hommes osaient regarder en face le Gouverneur, et moins encore s'y étaient risqués sans peur ou malheur.

Livrées blasonnées, perruques blanches, cochers, chevaux, voiture, le tout figurait assez bien l'allégorie des siècles révolus, des vieux siècles qui virent l'homme à peu près vainqueur de la nature, à peu près maître des animaux, voire parvenu jusqu'au seuil de la plupart des sciences d'à présent, mais n'ayant encore osé s'enfoncer tout de bon dans aucune et n'ayant pas découvert, ni deviné, ni même pressenti les avenues finales qui les joignent toutes les unes aux autres : ignorant donc encore du Secret Dernier de la Nature, de cette Loi des Échanges qui est à la base de l'édifice universel ; ignorant, à plus forte raison, de tous les corollaires du Souverain Théorème, qui peu à peu rejetèrent au néant les boíteuses mécaniques d'autrefois, moteurs, générateurs, dynamos,

que sais-je ! Pour leur substituer les mille bras artificiels de notre humanité contemporaine : nos Machines ; les Machines... la Machine, plutôt : car Elle est mathématiquement une, tout en étant, en apparence, légion.

Légion... Machines de puériculture, d'éducation, d'enseignement : accoucheuses, couveuses, éleveuses, directrices, redresseuses, perfectionneuses et le bataillon des moteurs d'adaptation ; machines d'apprentissages ; machines d'alimentation : machines à blé, machines à viande, machines à conserves ; vêtisseurs, bâtisseuses, ajusteuses ; machines d'euphorie, appareils à parfums, appareils d'harmonies ; thermofacteurs, imbroofacteurs, électro-régulateurs, machines à construire, dessineuses, calculatrices, solutionneuses et solutrices ; assembleuses, forgeronnes, fondeuses, marteleuses, chaudronneuses, polisseuses à pilon, polisseuses à cylindres ; factrices, fabricatrices et fabriennes ; machines musculaires ; additrices et multiplicatrices, utilisatrices et changeuses ; inverseuses, contre-carnotrices ; machines à livres, machines à instruments, machines médicales ; machines scientifiques et progressistes ; machines physiopsychurgiques ; machines d'euthanasie enfin ! Sans tout cela, – sans la Machine – qui, de nos jours, concevrait le Monde ¹ ?

Au beffroi, les jacquemarts levèrent leurs marteaux. Cinq heures venaient. À deux battants, la porte gothique s'ouvrit. La haie des valets se raidit. Les trompettes entonnèrent le pibroch d'un clan écossais qui fut célèbre par son loyalisme aux Stuart... Malgré son nom mi-saxonisé, – Head Vohr pour Penn Vohr ² – le Gouverneur avait eu des ancêtres à jambes nues, chieftains aux Highlands... Alors

le premier marteau de l'horloge battit la cloche ; et, comme il se relevait, James F. Mac Head Vohr fut sur le seuil. Mademoiselle Mac Head Vohr l'accompagnait. Ensemble ils descendirent le perron. D'une main à l'épaule, lui s'appuyait sur elle. Et rien qu'à ce geste toute l'immense tendresse du père pour son enfant se révélait, se proclamait. À la calèche, la jeune fille monta la première ; et le Gouverneur, avant de monter lui-même, arrangea le châle qui servait de couverture sur la robe d'été : il pouvait faire frais sur la Colline. Toutefois, montant enfin, il s'assit à la droite, parce que l'étiquette l'exigeait ainsi. C'était d'ailleurs lui, Mac Head Vohr, qui avait établi l'étiquette ; le père, quel qu'il fût, n'avait jamais primé le Gouverneur.

L'attelage, enveloppé par le fouet du cocher, selon toutes les règles de l'art d'autrefois, s'enleva d'un coup. La cour mauresque fut traversée dans le temps d'un clin d'œil ; et, par l'allée des sycomores, longue d'à peu près deux milles, la calèche roula vers le Parc Inventé.

Parc Inventé, parc Ingénu : ainsi nommait-on les deux moitiés du jardin attenant au Palais Haut ; lequel jardin, par l'étendue, valait un Comté d'Angleterre. La Huitième Bouche séparait les deux parcs. Large d'au moins deux cents yards, profonde de douze à trente, les plus forts navires y pouvaient passer. Et c'était par surcroît la plus directe route entre New Orleans et le golfe. Mais cette route-là ne datait que d'une cinquantaine d'années ; il faut plus longtemps pour habituer la navigation à l'idée d'un changement de passe. Au surplus, la Siturgic, qui avait aménagé, autant dire créé la Huitième Bouche, et qui avait supporté tous les frais de cette création, entendait bien n'avoir pas travaillé pour autrui ; seuls les chargeurs

de blé et les chargeurs de pain passaient donc entre le Parc Ingénu et le Parc Inventé, pour aller s'amarrer, vingt milles en amont, aux quais des Ateliers.

Et toute la Huitième Bouche, créée par la Siturgic, était ainsi la chose, la propriété, le territoire de la Siturgic, qui s'étendait, sur l'une et l'autre rive, du confluent à l'embouchure, – cent milles de longueur, couvrant douze cents lieues carrées, soit un demi-million d'hectares. En amont, c'était la cité ouvrière... car il y avait encore des ouvriers en l'an 199. ! il y en avait même beaucoup, des millions, des dizaines, des centaines de millions... En amont, c'était donc la cité ouvrière, les Blocs ; en aval, les Habitations, les maisons des ingénieurs, directeurs et autres chefs ; et, entre celles-ci et ceux-là, les Ateliers : six cent vingt-six usines, d'où sortait la nourriture essentielle de trois cents millions d'hommes : la nourriture de tout ce qui vivait entre Horn et Behring.

Les Habitations ici ; les Blocs là ; et les Ateliers entre les Habitations et les Blocs : ç'avait été le plan de Mac Head Vohr, pour protéger les chefs contre une démente toujours possible de la main-d'œuvre. Soixante milles de terrain neutre, de *no man's land*, valaient mieux, comme protection, que dix régiments. Ainsi l'avait calculé le Gouverneur. Toute la Siturgic était d'ailleurs son œuvre ; et si le prix du pain s'était abaissé, en vingt ans, jusqu'au chiffre d'un cent les quatre livres, l'Amérique et le Monde le devraient à lui seul. En lui faisant hommage de deux parcs, devenus sa propriété personnelle, les soixante États n'avaient donc fait que lui payer une petite, une très petite part de l'énorme dette de reconnaissance contractée par toute la planète envers cet homme.

Dette vite oubliée, d'ailleurs ; dix ans n'avaient pas passé depuis la fondation des Ateliers que la presse américaine,

oubliant l'ancien nom du Gouverneur, le Donneur de Pain, commençait de l'appeler le Roi des Famines.

... Et par l'allée des sycomores, la calèche roulait vers le Parc Inventé...

Allée, parc, et le Palais Haut, et la plupart des Habitations occupaient la rive droite. Jadis, il en avait été autrement : la rive droite était d'apport récent. La Huitième Bouche avait d'abord coulé entre sa rive gauche et de simples digues limoneuses la séparant du Golfe Mexicain. En ce temps-là Mac Head Vohr logeait au Palais Bas, sur la rive gauche, alors rive unique. Puis, la nécessité d'avoir des quais sur les deux rives l'avait conduit à bâtir de toutes pièces une rive droite. Et, comme il faisait en tout, il avait fait grand : trois cent mille hectares avaient été conquis sur l'Atlantique ; et, les terres apportées étant rarement salubres, le Gouverneur, pour prévenir la malaria, avait surélevé toute cette rive droite qu'il *inventait*. Achevée elle domina de haut la rive ancienne, la gauche, l'ingénue. Avant d'édifier le Palais Haut, et de s'y transporter, Mac Head Vohr paracheva sa rive en la dotant de plusieurs vallons, d'un ruisseau, d'une forêt et même d'une colline, dont le faite dépasse de quatre cents mètres le niveau des basses mers. De tout cela, bien entendu, pas un grain de sable qui ne fût venu, par chaland remorqué, des carrières du Mexique ou de l'Alabama. Et maintenant, là même où les vagues du Golfe avaient déferlé, l'allée des sycomores alignait ses arbres centenaires, tout le long de son macadam couleur d'orange, entre la double bordure du très vieux gazon de ses bas-côtés.

Au bout de l'allée, la calèche entre sous bois. Une touffeur végétale tomba des hauts feuillages tendus en

voûte d'ombre au-dessus des promeneurs. À l'allée des sycomores succédait une grand-route forestière. Et, n'eût été cette route irréprochablement entretenue, la forêt qu'elle traversait aurait fort bien pu jouer les forêts vierges : elle en avait toute la sauvagerie et toute l'exubérance. Elle n'était pourtant pas vieille de dix ans et, jusqu'au dernier brin d'herbe, tout avait été planté de main d'homme. Il n'avait d'ailleurs pas fallu moins de quatre millions d'arbres, dont un tiers de haute futaie. Mais l'immensité de l'œuvre en avait facilité le succès : tant et tant de cèdres, de chênes et de sapins couvrant ainsi des lieues et des lieues d'un sol fait exprès pour eux s'y étaient acclimatés d'un coup ; fougères, lianes, mousses, épines, ronces, buissons, fourrés et ce parasite en dentelle qu'on nomme en Louisiane *barbe d'Espagnol* avaient en moins d'une saison jailli de terre, au pied de ces fûts propices à leur poussée. Puis la forêt avait crû, impétueusement. Maintenant, les bêtes sauvages y pullulaient et l'homme n'eût pu s'y frayer passage qu'à la hache. Des coussins de la calèche, Mac Head Vohr, redressé, donna un regard à cette nature déchaînée par lui, et, souriant d'orgueil, cambra les reins. Si blasé qu'il fût sur le succès, il ne se défendait pas, ici, d'un orgueil à se souvenir de ce qui avait été et à le comparer à ce qui était.

La calèche avançait, au trot vif des alezans ; la route serpentait, s'élevant peu à peu aux premières pentes de la colline. La forêt, plus dense là qu'ailleurs, enlaçait le chemin d'une étreinte parfumée, sensuelle, – telle l'étreinte d'une femme amoureuse. Pour la première fois depuis qu'elle s'était assise à côté du Gouverneur, mademoiselle Mac Head Vohr se souleva des coussins ; et ses narines battirent, tandis qu'elle aspirait l'odeur puissante des arbres en rut. En même temps, d'un gracieux geste, un peu étudié,

elle enveloppa d'un bras les épaules paternelles puis ferma les paupières, comme engourdie de bien-être et de douceur.

À la forêt drue un bois moins pressé succéda ; des prés l'entrecoupèrent, comme les alpages jurassiques entrecourent les futaies de sapins. La route maintenant montait, escaladant droit l'une des arêtes de la colline. À droite et à gauche, le paysage s'étendit jusqu'aux limites de l'île : l'Océan à l'Ouest, la Huitième Bouche à l'Est, avec sa rive gauche au-delà. Les chevaux s'animèrent. Et, soudain, le dixième mille franchi, l'attelage déboucha sur un terre-plein surmonté d'une colonnade en cercle ; le Belvédère. La Colline Inventée n'allait pas plus haut. Mais, du Belvédère, mille lieues carrées se découvraient, autour de cette colonnade que Mac Head Vohr avait dédiée à la Mère des Hommes, Ève, femme d'Adam. – Mademoiselle Mac Head Vohr s'appelait Eva.

Dans l'instant, son père la nomma. Mac Head Vohr, depuis que sa fille lui avait caressé les épaules de son bras et de sa main, n'avait pas cessé de sourire. Rien d'ailleurs n'était plus étrange que le sourire de cette bouche en cicatrice de sabre, parmi la dureté terrible d'un visage en tranchant de hache. Comme la calèche, obéissant aux ordres, s'arrêtait net au bas des marches du petit temple à claire-voie, après une courbe aussi brillante que la courbe décrite au départ dans la cour mauresque, ce sourire d'acier se tourna vers le sourire de roses qui ne quittait guère les lèvres de mademoiselle Mac Head Vohr et l'embellissait à merveille, éclairant et vivifiant sa pâleur :

– Eva, souhaitez-vous mettre pied à terre et marcher un peu autour de votre temple ?

Le terre-plein était une pelouse anglaise qu'entouraient

des balustrades de marbre, coupées par intervalles de sièges pompéiens, avec accoudoirs et dossiers. Souvent mademoiselle Mac Head Vohr se plaisait à s'y asseoir, abandonnant son corps souple aux courbes bien calculées de ce marbre chaud de soleil et qui reposait mieux qu'un divan.

Mais sa fantaisie présente était autre :

– Non, Gouverneur ! répondit-elle... (toujours elle disait ainsi : “Gouverneur !”, aimant, autant par orgueil que par flatterie tendre, à rappeler la hauteur et la puissance de cet homme qui voulait n'être pour elle qu'un esclave courbé...) non, Gouverneur ! Je souhaiterais plutôt... mais seulement à condition que cela ne vous déplût ni ne vous retardât ?...

– Quelle chose, chérie ?

– Je souhaiterais revenir par le Parc Ingénu, en arrêtant sur la passerelle, entre les deux rives, pour respirer la fraîcheur de l'eau...

Mac Head Vohr donna un coup d'œil à son chronomètre. Sa fille même ne lui pouvait faire oublier qu'à sept heures quinze le Conseil supérieur des ingénieurs chefs se réunissait au Palais Haut. Mais le retour par la rive gauche n'était guère plus long que le retour par la rive droite. Et les chevaux avaient trotté plus vite que n'avait prévu l'horaire de la promenade.

Le Gouverneur toucha du bout de sa canne l'épaule du cocher et commanda :

– Parc Ingénu.

Pour parler à sa fille, Mac Head Vohr avait une voix toute de caresse. Les amants, en leurs plus chaudes intimités, ont de pareilles voix. Mais, commandant à l'un de ses hommes, le Gouverneur, sans même y songer, reprenait sa voix habituelle, une voix qui était comme son

visage, en métal coupant ; une voix que personne jamais n'avait entendue sans peur ou sans malaise. Au commandement, les chevaux eux-mêmes, avant que le fouet ne les eût touchés, s'enlevèrent d'un élan, comme s'ils avaient fui.

2. Les blocs

Sur la passerelle, la calèche s'engagea sans ralentir l'allure. Le tablier vibra. Un son clair naquit. La passerelle était comme une corde de violon et la calèche y courait comme un archet.

Aucun pont ne traversait la Huitième Bouche. La navigation en eût été gênée. Trente tunnels reliaient entre elles l'une et l'autre rive ; cela par-dessous le lit de la rivière. Mais ces tunnels, creusés pour les besoins du trafic ou de la fabrication, s'ouvraient tous dans le voisinage de l'un ou de l'autre quai, c'est-à-dire au plus bas du terrain. Les promenades du Gouverneur l'emmenaient au contraire le plus souvent sur telle ou telle des hauteurs, soit naturelles, soit artificielles, de son domaine ; sur sa Colline Inventée, tout particulièrement. Pour passer d'une île à l'autre, quand la fantaisie l'en prenait, les tunnels l'auraient donc obligé à des descentes et à des remontées tout au moins monotones. La passerelle les lui épargnait.

Quarante ans plus tôt, à la veille des célèbres expériences de Strasbourg, d'où la science radiotechnique allait sortir en quelque sorte tout armée ; – au temps donc

IV. La hache	177
1. Bras croisés, bras vaincus	177
2. Renseignements	182
3. Réflexions	188
4. Convulsions	191
5. Bloc 216, poste 32	205
6. Ève, Abel, Caïn	209
7. Un homme	219
8. La leçon du professeur Torral	224
9. Ne touchez pas à la hache	232
10. La pire agonie	236
11. Un trou noir	241
12. Cimetière simplifié	243
<i>Notes</i>	<i>251</i>

978-2-84679-132-8

Le "Gouverneur", roi du blé, règne sur un gigantesque complexe agro-industriel de 626 usines, installé sur un demi-million d'hectares dans le delta du Mississippi.

Ce monopole nourrit trois cents millions d'hommes aux Etats-Unis et est organisé comme une armée avec sa discipline, ses grades, ses uniformes et ses deux villes ouvrières, sous la toute puissance de son créateur.

Ce dernier, homme froid et sans pitié, partisan des thèses du darwinisme social, cherche à remplacer tous ses ouvriers par des "machines mains" nouvellement créées et qui assureront le travail à moindre coût.

"Les condamnés à mort", qui parut en 1920, est une véritable anticipation sociale digne des meilleurs récits de Wells, une contre-utopie qui aborde les très sombres questions du devenir humain face à la mécanisation et à la toute puissance des lois économiques.

En retrait derrière sa plume, l'écrivain présente avec une froideur impressionnante les thèses raciales du "Gouverneur" et donne à son roman un souffle original et glacé.

Celui d'un certain futur...

en couverture : illustration
de Michel Guérard



ISBN 2-84679-004-3

Prix : 15 €

Extrait de la publication